

TEUF-CLUB

LES GANGS À MOTO DES ÉTATS-UNIS

par George S. Haling

Voici une histoire difficile à suivre. En faisant un tour dans la région, vous entendez le vacarme épouvantable de dizaines de motocyclettes qui s'amplifie régulièrement jusqu'à ce que le gang qui les conduit passe près de vous. Chaque motocycliste transporte une fille étroitement serrée contre lui. L'association nationale s'intitule les «Hell's Angels» (anges infernaux), un nom qui évoque bien la façon de vivre de ces jeunes. Chaque ville, quelle qu'en soit l'importance, possède une bande locale dont la seule appellation montre déjà en général que ses membres sont fiers de rejeter l'ordre établi et de choquer tous ceux qui ne sont pas «hip», c'est-à-dire dans le vent comme eux. Il n'est pas d'habillement ou de maquillage trop extravagant pour ce milieu; balafres, tatouages ou imperfections physiques, qui peuvent passer pour les restes d'une bagarre ou d'une rixe avec les membres d'un autre clan, sont considérés comme des symboles de leur statut.

Il ne semble pas que ces gangs se déplacent pour une autre raison que celle de se faire remarquer. Où qu'ils aillent, un cercle de badauds les entoure aussitôt, répondant à cet excès de bruit et de jurons, à cet étalage d'insignes et de médailles nazis par un mélange de crainte et de dégoût. Les voyous arrivent toujours à attirer l'attention sur eux, jusqu'au moment où la police les invite à «circuler» en leur reprochant de faire «trop de bruit». Le terme «circuler» paraît d'ailleurs contenir toute la philosophie de ces déracinés qui «circulent ensemble». La réflexion sur laquelle se base leur conduite est la suivante: «Nous ne sommes bons à rien. Tout le monde nous le dit; ça doit donc être vrai. Nous avons notre propre manière de vivre. Dès lors que les autres ne seront jamais d'accord avec nous, qu'ils n'approuveront jamais notre liberté, qu'ils ne nous laisseront jamais notre liberté, qu'ils ne nous laisseront jamais être nous-mêmes,

eh bien! qu'ils aillent tous au diable. D'ailleurs, qui peut bien avoir besoin d'eux? Ensemble, nous sommes forts, nous sommes libres; les routes, les villes, les villages nous appartiennent. Nous pouvons faire ce qui nous plaît. Il nous faut cinq minutes pour nous retrouver tous sur la grand-route. Qui donc peut nous arrêter?»

En fait, ils se montrent assez timides à l'égard de la police. Dès qu'elle paraît, on entend des phrases de ce genre: «Les voilà qui arrivent. Mais nous, on ne fait rien de mal. Peut-être qu'ils nous ficheront la paix.» J'ai même vu, un jour, un gang parquer en vitesse ses motocyclettes et se mêler à la foule pour éviter la police. Il est vrai que les policiers ne sont pas très tolérants à leur égard. Il ne leur reste donc généralement qu'à prendre le large au plus vite.

La plupart des jeunes de ces groupes ont un travail sans spécialisation; ils sont pompistes, mécaniciens, gérants de manèges, etc. Certains bars sont connus pour être le lieu de rencontre de telle ou telle bande. Ils portent des noms, tels que le «Devil's Disciples» (disciples du diable) ou le «Iron Horses» (chevaux de fer). Étant donné que le principe de ces organisations est la «mobilité» ornée du prestige que leur valent les chronos de leurs motos (phares, avertisseurs, garde-boue, etc.), elles constituent un sujet difficile à saisir pour un photographe. J'ai passé le plus clair de mon temps à leur recherche. Les

rumeurs concernant leurs déplacements les précèdent de loin mais se révèlent souvent fausses. «Vous devriez aller à tel ou tel endroit, m'a-t-on souvent dit. Il y vont tous les samedis après-midi.» Après avoir parcouru le long trajet qui mène au lieu en question, je découvrais fréquemment que, précisément ce samedi-là, ils étaient allés ailleurs. Rien ne sert de se décourager.

Les membres de ces gangs sont en fait victimes d'un indomptable ennui. Ils feront par exemple le long voyage de Boston à New Port pour assister au Festival de jazz et, une fois arrivés, ne pas y entendre une seule note de musique. Ils vont uniquement à ces endroits pour parader, car c'est là qu'il y a du monde. Ils sont d'ailleurs capables de repartir quelques heures plus tard vers un autre lieu très fréquenté. Ils aiment

se faire photographier et ils posent devant l'appareil comme s'il s'agissait d'un spectacle en public. D'ailleurs, ils vous font remarquer qu'ils tiennent à avoir bonne allure sur la photographie. Comme je porte une barbe, je leur parus plus acceptable; sans doute pensaient-ils qu'au fond de moi-même je disais, moi aussi, aux badauds: «Allez tous vous faire voir ailleurs!» L'une des remarques que j'entendis à mon propos fut: «Ça peut pas être un flic, avec tout cet attirail!» Je désirais effectivement les photographier, car, en fait, ils sont importants, bien que ce ne soit peut-être pas dans le sens où ils l'entendent, eux.

La svastika qu'ils arborent n'a aucune signification politique. C'est un simple signe de reconnaissance des «durs» et des «perdants»; ils s'identifient en effet à tout et à tous ceux qui perdent, ce qui choque les gens qui ne sont pas de leur bord. Les médailles, les svastikas et les casques qu'ils portent sont d'ailleurs même fabriqués en plastique maintenant.

Les gangs doublent en saute-mouton les longues files de voitures revenant des plages et ne s'arrêtent pour personne. Ils ont l'air de dire: «S'ils croient qu'ils peuvent nous arrêter, ils se trompent; nous sommes assez forts pour le leur montrer.» Bon nombre d'entre eux sont fiers de raconter qu'ils ont été emprisonnés pour vandalisme ou pour un délit mineur. La classe moyenne les regarde passer, les enfants les montrent du doigt. On entend ces remarques: «Quelle imprudence, quelle témérité! Quelle brutalité! Ah, cette génération!» Et pourtant, leur mépris est mêlé de crainte...

Il fut un temps où les bons vieux vélos à pédales furent remplacés par les fumeux, les péteux, les bruyants, enfin, les vélomoteurs si vous préférez. Alors les jeunes adoptèrent ces nouveaux moyens de locomotion.

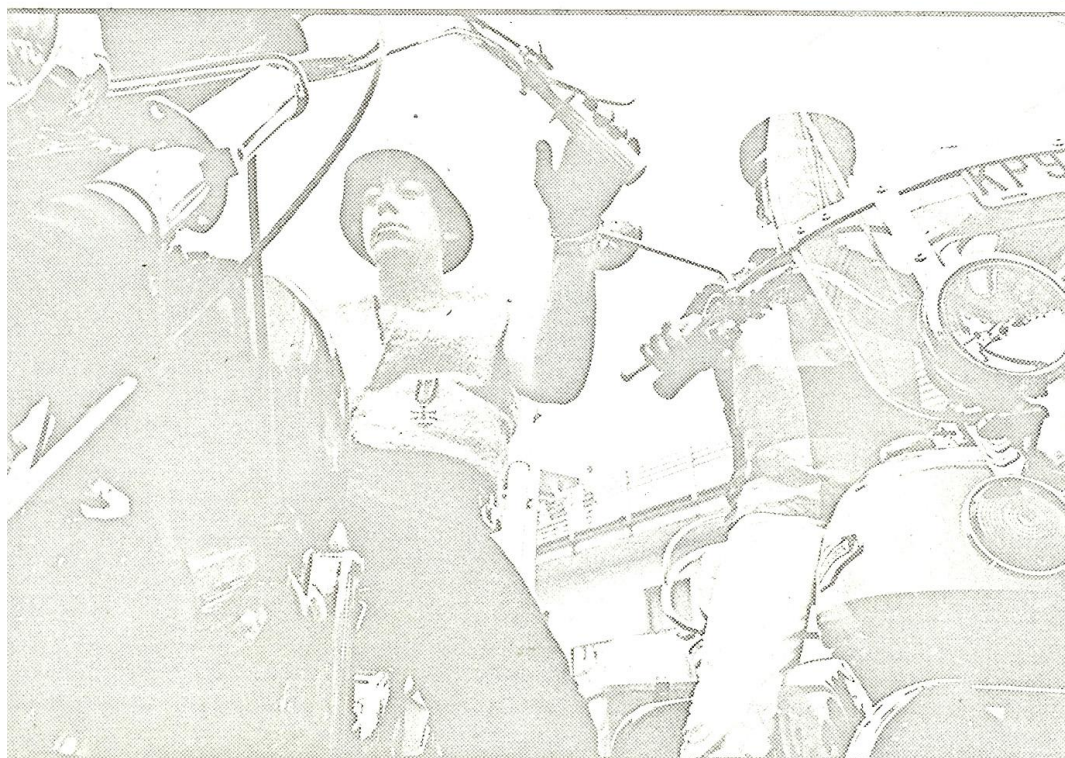
Ils firent plus même; ils en vinrent à passer une partie de leur journée sur ces engins.

Al'instar des gangs de motos de tous les pays du monde, ils se mirent à défiler dans les rues, actionnant avec grand plaisir leur poignée de gaz.

Ils hantèrent les villages.

Une page de l'histoire des jeunes venait d'être tournée.

Ils adorent les chromes.



Gibus, devant chez Saïset.



Ils y passent leur journée.



Georges Martin. Sur la route de Mouthe.



Georges Martin bis. A l'arrière-plan la fabrique Zénith.



Eh ! vas-y, Marcel, fonce !



La belle équipe, Laurent Lugin, Georges Martin et Marcel Grobet. A l'arrière-plan ce qui fut l'ancienne boucherie du village tenue par Octave Rochat, son fils Charly et sa belle-fille Lucette.



Et les voilà qui nous quittent déjà pour ne plus nous revenir. Ô passé...

